

Précarité

Etat absorbant ou accident de parcours ?

Michel Oris (Département d'Histoire économique) et Gilbert Ritschard (Département d'Econométrie), université de Genève *

Les visions de la pauvreté sont devenues hésitantes. Longtemps influencées par la vision de Durkheim revisitée par Bourdieu, elles opposaient au sein du monde dit développé une majorité d'inclus à une minorité d'exclus, de « cas sociaux ». Les balbutiements de la conjoncture économique, les aléas de la transition vers des sociétés pré-industrielles, la montée en puissance de la globalisation et des valeurs de l'économie flexible, mais aussi les dynamiques familiales, la transformation des parcours de vie, accroissent l'incertitude. Celle-ci est un sentiment ressenti qui exprime, plus ou moins objectivement, au niveau aussi bien collectif qu'individuel, la croissance des situations de précarité, des états de fragilité ou vulnérabilité ; en deux mots, le risque et la peur de « tomber ». Parallèlement, la frontière entre les démunis et les aisés s'est épaissie. Récemment, tout un courant de recherches issu de la psychologie post-traumatique a voulu introduire quelque espoir dans ce tableau sombre, en soulignant que si l'on chutait davantage, il était plus souvent qu'auparavant possible de rebondir à travers des processus de résilience.

Dans ce papier d'hommage à Herman-Michel Hagmann, qui a toujours su irriguer la pratique sociale par la réflexion scientifique, intégrer le social et le démographique, nous voudrions illustrer ces évolutions des représentations et des réalités, contribuer à la réflexion critique et méthodologique, afin de participer à l'indispensable adaptation des politiques sociales. Certes, nous n'y arriverons pas en une fois mais souhaitons profiter de l'occasion offerte pour progresser.

1) De l'exclusion à la précarité

Au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, dans le contexte exceptionnel des Trente Glorieuses, d'une croissance économique fabuleuse qui a fait basculer l'Occident vers des sociétés de relative abondance de masse, les poches de pauvreté ont été considérées comme résiduelles et théorisées dans une sociologie profondément marquée par le discours bourdieusien sur la production et la reproduction des inégalités. Les exclus se distinguaient par une individuation faible, une incapacité à anticiper se reflétant notamment dans une forte fécondité et une mauvaise prévention des problèmes de santé, par la transmission encore d'un habitus de classe très spécifique, rendant très délicat, voire impossible, des interactions fructueuses avec les groupes sociaux plus favorisés. Il en résultait un renfermement sur soi, une misère résistante aux politiques sociales à vocation universalistes et égalitaires qui composaient l'Etat-Providence.

Cette approche approfondissait le modèle de Durkheim (1898). Bien que celui-ci n'ait jamais défini strictement l'intégration sociale - ce qui a produit une confusion conceptuelle considérable -, il considérait que dans les sociétés urbaines et industrielles (*Gessellschaft*), l'insertion dans les structures, la participation active aux groupes, reflétaient une personnalité solide encore renforcée par des engagements valorisants. De nombreuses enquêtes, tant de

* Nous tenons à remercier François Dermange, de la Faculté autonome de Théologie de Genève, qui nous a communiqué les notes de synthèse du séminaire sur la fragilité qu'il a organisé dans le cadre du Centre Interfacultaire de Gérontologie.

sociologie que de psychologie et d'épidémiologie sociales ont confirmé que les rôles assumés, l'identité associée à ces rôles, ainsi que la qualité des liens noués dans les diverses fonctions – surtout dans le cadre associatif – avaient un effet protecteur, réduisant la probabilité de détresse psychologique ou d'autres accidents de santé, accroissant tant le bien-être subjectivement ressenti que la longévité objectivement mesurée (voir, par exemple, Moen et al. 1989). Inversement, l'isolement, l'incapacité à communiquer et à établir des contacts fructueux sur le plan émotionnel, indiquait une personnalité en crise dont la dérive pouvait le mener jusqu'à l'anomie. C'est la genèse d'une lecture du tissu social en termes d'exclus et d'exclusions.

Dans cette conception revisitée par Bourdieu, pauvreté et marginalité confondues sont à la fois un processus et un état absorbant. Des expressions comme « tomber » ou « cercle vicieux » illustrent une vision des plus faibles, des démunis, en termes de parcours de vie piégés, d'enchaînements d'expériences malheureuses qui les font chuter dans les derniers filets de la sécurité sociale et à ne plus trouver que dans « l'accommodation », dans la résignation, les ressources pour échapper à la détresse, à la honte de soi. Une fois absorbé par l'exclusion, l'exclu la transmettait à ses enfants s'il en avait. Ce « quart-monde » choquait par sa résistance mais était trop marginal pour mettre en cause le modèle socio-économique. L'optimisme de cette époque se reflète dans le traitement des migrations des années 1947-1973. Recrutés massivement pour assumer les occupations les plus basses et les plus pénibles, les étrangers ont pu bénéficier progressivement du droit au regroupement familial, dans le cadre de politiques pro-natalistes destinées à dynamiser les démographies nationales, donc assumant explicitement l'intégration des deuxième et troisième générations, payée par le sacrifice de la première selon le modèle de la « sédimentation ».

A partir du choc pétrolier de 1973, les économies européennes sont entrées dans une longue phase de dépression produisant, entre autres, la fermeture plus ou moins théorique des frontières aux flux migratoires. La montée du chômage, le recours massif aux pré-pensions et la crise générale des finances publiques ont débouché sur des remises en cause de politiques sociales qui, désormais, apparaissent aux yeux de certains comme trop « généreuses ». La théorie jusque là bien établie des cycles de Kondratieff permettait cependant d'espérer 20 ou 25 années de croissance à partir de 1993/1995. On sait que cet espoir balbutie singulièrement... Au paradigme de l'économie fordiste, qui payait la productivité industrielle en revenus réels dopant la consommation, s'est substitué celui de l'économie flexible. Il est classiquement associé à l'idée d'une fracture sociale qui va en se creusant, que ce soit à l'échelle planétaire entre nations riches et pauvres, ou au sein même des sociétés occidentales entre inclus et exclus (United Nations 1999). Parallèlement, la conférence de 1997 de l'UNESCO liait explicitement la transformation du statut de la femme, les dynamiques familiales et la diversification des trajectoires de vie à la montée des précarités. Assiste-t-on à une transition douloureuse nous menant d'une pauvreté structurelle et marginale à une précarité généralisée, à la fin de ce qui n'aurait été qu'une merveilleuse parenthèse de l'histoire, celle des Trente Glorieuses et de la génération baby-boom ? (Chauvel 1999).

2) Précarité, fragilité, vulnérabilité : les mots pour le dire

Dans l'ensemble du monde occidental, l'approfondissement des inégalités de revenus, la montée de la pauvreté et de la précarité est reconnue depuis le milieu des années '80. Ces mutations s'imposent comme une « nouvelle question sociale » car ce n'est plus une minorité marginale qui n'a su cueillir les fruits de la croissance qui est concernée ; c'est une frange sans cesse croissante de la population qui est frappée ou menacée. En outre, bien que le débat

sur les causes reste ouvert et pour le moins vif, qu'il s'agisse d'effets du système qui produit la marginalisation (plutôt que d'être en dehors du système) et que les réponses institutionnelles soient peu adaptées aux situations nouvelles, sont des points qui font consensus.

De multiples travaux ont été consacrés à la pauvreté et à la précarité depuis 25 ans, en Suisse et ailleurs, et des synthèses critiques établies (Fragnière 1996 ; Da Cunha et al. 1998). Dans ces analyses émergent une continuité et une rupture. En termes de continuité, la vision commune selon laquelle un choc, une rupture, fait tomber dans une spirale descendante qui mène à l'exclusion, est toujours prégnante. Antonio Da Cunha et ses collègues, dans leur étude de 1998 sur les 20 % de Lausannois les plus pauvres, montrent ainsi comment la réduction du capital économique, suite à une séparation, un licenciement, une faillite, etc. initient des trajectoires de désaffiliation sociale qui altèrent le capital relationnel (isolement, marginalisation), et qui peuvent déboucher sur une disqualification sociale quand l'estime de soi – qui n'est jamais indépendante du regard des autres – est touchée. C'est qu'au-delà d'une stricte perte de revenus, se trouve la mise en cause de l'idéal d'autonomie qui imprègne nos cultures. Comme le note Jean-Pierre Fragnière (1996, 1), les « nouveaux pauvres » sont venus s'ajouter aux « assistés » de jadis. Or, l'assistance heurte l'individualisme, donc l'individu au plus profond de lui-même, quand il se retrouve « dépendant ». Même l'aide de la famille peut alors être mal reçue (cfr. Coenen-Huther et al. 1994), que dire alors de l'aide sociale ?

La rupture est dès lors dans la montée des risques de tomber, dans la dépendance, dans la marginalité. Plus que tout autre chose, les Trente Glorieuses ont représenté la transition entre des siècles d'incertitude du lendemain et la massification de la sécurité d'existence. Cette sécurisation a constitué un progrès fabuleux qui reste très largement protégé par la Sécurité sociale, mais ces « acquis » n'en rendent que plus perturbantes la remontée de l'insécurité. Les ruptures menacent même ceux qui cumulent de forts capitaux intellectuels et économiques, au gré des aléas de la vie conjugale ou des restructurations économiques, mais elles concernent bien sûr surtout les personnes précarisées, celles qui sont sur la frontière, les surendettés, les « working poor » ou, plus généralement, ces membres des classes ouvrière ou moyenne dont Bourdieu et ses collègues ont voulu faire entendre « une souffrance dont la vérité est dite, ici, par ceux qui la vivent », dans le célèbre *La misère du monde* de 1993¹. Dans ce vaste ensemble, Da Cunha et ses collègues englobent mais aussi discriminent, en faisant transparaître l'effet conjoint des mutations économiques et de l'évolution des formes familiales comme sources de fragilisation : « Toutes les études parviennent à la conclusion que les risques de précarisation sont inégalement répartis et il existe un large consensus quant aux groupes qui présentent des risques supérieurs à la moyenne. Il s'agit des chômeurs de longue durée, des familles monoparentales, des personnes seules, des femmes, des toxicomanes, des personnes peu qualifiées, des étrangers, des handicapés. Par ailleurs, les jeunes et les personnes âgées sont davantage touchés » (Da Cunha et al. 1998, ch. 3).

Mais au-delà d'une telle liste des menacés, nos connaissances sur les processus de précarisation sont étonnamment superficielles. Par exemple, selon Lipszyc et Pestiau (1999), « la paupérisation des femmes doit plus aux facteurs démographiques (monoparentalité,

¹ Au rang des témoignages, dans la *Tribune de Genève* de Noël 2003, l'abbé Jean-Marie Viénot directeur du Carré, exprimait bien ces deux éléments clés que sont la chute et l'insécurité, même si on peut discuter ses chiffres : « Au début [1975], je m'occupais de deux personnes. Maintenant, nous distribuons 52.000 repas par an. Indépendamment des 15 à 20 % de personnes vivant en dessous du seuil de pauvreté, ils sont nombreux à se tenir sur la corde raide. Il suffit d'un coup dur, d'un choc affectif ou de la perte de son emploi, et on plonge, très vite, du mauvais côté. Cela peut arriver à n'importe lequel d'entre nous ».

veuvage) qu'à d'éventuelles discriminations salariale ». Peut-être applicable à la Wallonie, cette conclusion pourrait-elle être généralisée à la Suisse où un tiers des emplois sont à temps partiel et où ce type de statut est clairement lié à la féminisation de la population active ? Par ailleurs, même en Wallonie, des études récentes ont montré l'hétérogénéité de la situation des femmes seules ou cheffes de ménage, qui ne sont pas uniformément pauvres ou mal logées, malgré les handicaps structurels dont elles devraient souffrir. Ce qui distingue les unes des autres n'est pas évident, mais des facteurs socio-psychologiques comme la distinction entre état subi et état choisi semblent déterminants.

Une autre remise en cause plus profonde de ce que nous croyons savoir n'est pour autant pas neuve. La vision classique de la chute, des enchaînements vicieux, a été fortement contestée par la psychologie sociale anglo-saxonne dès les années 1970, dans des travaux sur l'état de santé. Illustration de la médiocrité des relations inter-disciplinaires et inter-culturelles, l'impact a été plutôt faible dans le monde francophone. Pourtant, « les recherches ont voulu évaluer l'impact sur la santé d'événements comme la perte d'emploi, les décès de proches, la naissance d'un enfant, etc. Les résultats ont montré l'existence d'une liaison mais celle-ci est assez faible. En outre, l'application de ce modèle pose des problèmes méthodologiques : des personnes malades auront tendance à reconstruire *a posteriori* un lien de causalité entre un événement de leur vie et leur état de santé. Par ailleurs, on constate que des individus exposés à un grand nombre d'événements déclarés comme 'source de stress' restent en bonne santé, tandis que d'autres tombent malades alors qu'ils ne l'ont pas été » (Adam et Herzlich 2002, 51-52).

Il est donc essentiel de se méfier des associations trop rapides, des « corrélations qui ne sont pas raison », et *a contrario* de travailler de manière beaucoup plus précise sur les trajectoires de vie et les facteurs qui les discriminent. Le paradigme émergent du cours de la vie offre tant les outils conceptuels que les méthodes statistiques appropriées. Cette approche tend à remplacer la sociologie des groupes ou des classes car elle manifeste la transition de l'étude des structures à l'analyse des processus, combine des approches qualitatives (récits de vie) et quantitatives (modèles de *event-history-analysis* ou analyse des biographies), apparaît comme interdisciplinaire de manière inhérente et assume la complexité des mécanismes de causalité qui, de toute façon ne révèlent pas des déterminismes stricts mais les « causalités du probable » (selon le beau mot de Daniel Courgeau et Eva Lelièvre). A travers des techniques mises au point à l'origine dans les sciences de l'ingénieur et bio-médicales, les analyses de survie mesurent l'impact d'ensembles de variables structurés selon des hypothèses raisonnées sur la « survie » dans un état ou statut donnée, sur la probabilité de vivre une transition comme la chute dans la pauvreté. Alors que de multiples informations sont disponibles dans tous les centres d'action sociale, il faut regretter l'absence en Suisse d'une collecte de données pertinentes sur les parcours de vie avant et dans la précarité, qui constituerait sans nul doute un outil fondamental pour faire progresser notre compréhension des processus.

Naturellement, le succès de toute démarche quantitative, surtout longitudinale, dépend d'une préparation adéquate qui implique de définir les mots, sans qu'il y ait prétention de donner à ces définitions une autre valeur qu'opératoire. Par rapport aux nouveaux pauvres et aux nouvelles pauvretés, nous posons que si la pauvreté est un état de privation, la précarité est une situation menaçante, une « vie sous contraintes » (Stassen 2001). Si la fragilisation peut être définie comme une perte des ressources, des réserves pour faire face, la fragilité est un état objectif et/ou subjectif ; elle peut être une réalité contextuelle, associées aux transformations économiques et démographiques, aussi bien qu'une prise de conscience individuelle qui peut aller de l'inconscience à l'exagération des peurs, l'une pouvant

parfaitement exister sans l'autre. Quant à la vulnérabilité, elle résulte de la fragilité mais elle est révélée par une pression, un stress. La canicule de l'été 2003 en a donné une illustration horrible, mais la distribution géographique des aires de surmortalité des vieillards est aussi révélatrice des disparités de situations et de l'impact des politiques préventives. Fragilité et vulnérabilité sont sans nul doute constitutives de la condition humaine mais bien mal acceptées dans nos cultures contemporaines. Si la pauvreté est un phénomène social, la précarité exprimée par la fragilité et la vulnérabilité sont des réalités éminemment personnelles. Plusieurs enquêtes ont souligné en la matière le poids de la personnalité, et reprenant l'appel de Da Cunha, Leresche et Vez à intégrer les démarches qualitatives et quantitatives qui sont presque toujours dissociées, nous ne saurions trop affirmer l'importance d'activer le dialogue entre les sciences sociales et psychologiques. C'est à nouveau le manque de données pertinentes et croisées qui handicape cruellement la recherche.

Quand il s'interroge sur la pauvreté, « situation passagère ou durable ? », J.-P. Fragnière personnalise d'ailleurs ses questions : « A-t-il encore la force d'élaborer un projet ? Voit-il sa souffrance comme surmontable ? » (Fragnière 1995, 12). Le vocabulaire illustre tant le paradigme du cours de la vie que l'impact des recherches psychologiques sur les situations post-traumatiques ou processus de résilience.

3) *La résilience ou croissance post-traumatique : entre espoir et réalité*

Nous sommes nécessairement presbytes face aux évolutions récentes, en panne de mesures et encore prisonniers de concepts anciens qui doivent, pourtant, être revisités, voire révisés, pour nous permettre d'appréhender les nouvelles formes de pauvreté et d'y réagir. Les lignes qui précèdent l'illustrent, bien que discutable, l'idée d'événements qui font « basculer » dans un cercle vicieux reste largement partagée. A contrario, l'ouvrage récent (2002) de Brigitte Camdessus propose, « pour faire reculer l'exclusion », d'activer « la spirale ascendante ». C'est l'adaptation sociale du concept de résilience issu de la psychologie pathologique, une réaction optimiste à la crise sociale. Certes, les parcours de vie sont plus chahutés, mais les chutes ne seraient pas irrémédiables ; les êtres humains pourraient apprendre de leurs échecs et repartir plus forts, mieux armés pour triompher de l'adversité. Ce miroir nous renvoie-t-il nos espoirs ou le réel ?

Dans la culture francophone, le concept de résilience a gagné le public à partir d'une thématique à forte charge émotionnelle, celle de la maltraitance des enfants. Profondément traumatisés en leurs jeunes années, comment peuvent-ils briser la spirale destructrice qui altérerait le reste de leur vie, les poussant même à se transformer en bourreaux de leurs propres enfants ? Les horribles affaires de pédophilie qui ont choqué l'Europe ne sont bien sûr pas étrangères à une focalisation sur l'enfance et sur les abus sexuels. La thématique est cependant plus large dès l'origine. Si l'étude des réactions aux stress remonte aux années 1969/1970, ce n'est qu'à partir des années 1980 qu'ont été étudiées systématiquement les différentes formes que peut prendre le « post-traumatic growth » (Tedeschi et al. 1998, 6), la « croissance » ou les effets positifs induits par le traumatisme. Ce dernier pouvait être aussi bien un accident, une maladie grave, un deuil, un échec sentimental qu'une dépression profonde. La résilience était un cas particulier, à l'origine spécifique aux enfants à risque, mais le terme a rapidement pris un sens beaucoup plus général.

Au début de son ouvrage, Michelle van Hooland (2002, 10-12) énumère trois définitions de la résilience qui illustrent l'extension prise par le concept :

- « la résilience est un tout complexe, un processus, une historicité » ;

- la résilience est « la capacité à réussir à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative » ;
- « la résilience est la capacité de rebondir et de construire ».

Une simple requête sur un moteur de recherche sur la toile, ou à l'intérieur des catalogues universitaires, atteste de la popularisation rapide du mot. Beaucoup d'analogies sont discutables et simplement explicables par l'effet de mode. Par exemple, considérer « La résilience économique » comme « une chance de recommencement » n'est qu'une variation sur la théorie des cycles endogènes, dans laquelle les composantes de la dépression (élimination des canards boiteux, fusions, innovations, etc.) sont les causes de la reprise. On est bien loin du modèle originel. Le lien est toujours discutable mais plus profitable lorsque la démarche analogique pousse à parler de résilience des milieux écologiques. La réflexion met ici l'accent sur les ressources disponibles, la nécessité de ne pas les consommer de manière excessive, de gérer correctement des réserves à travers des processus sociaux et des modes de gestion appropriés. Le but est cependant de maintenir un état existant ou de recouvrir un état antérieur (Berkes et al. 1998). Le modèle écologique renvoie à un paradigme conservateur (de conservation ou de rétablissement). Au niveau individuel, la résilience est souvent perçue comme bien plus qu'un retour en arrière, comme une véritable régénération de l'être.

C'est ce qu'exprime Boris Cyrulnik dans ses ouvrages populaires comme « Un merveilleux malheur » (1999). C'est une vision qui peut prendre un tournure à la fois spirituelle et existentielle car elle trouve un terreau propice dans les sociétés chrétiennes. Jésus crucifié n'a-t-il montré combien la souffrance peut être chemin vers la sagesse, la foi et le salut ? Des philosophes comme Kierkegaard et Nietzsche ont eux aussi affirmé l'utilité de souffrir pour le développement personnel, pour fortifier « le courage d'être », l'estime de soi qui naît d'avoir triomphé des épreuves. Plus simplement, la sagesse populaire nous dira que « tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ».

Les observations psychologiques ont rapidement nuancé cette sorte de mystique. Elle peut en effet trouver un support dans les sentiments subjectifs des « survivants » à un stress profond, mais les « 'perceived benefits' or 'positive illusions' imply that the benefits may not be real or valid » (Tedeschi et al. 1998, 2). La crise a pu activer des ressources inertes qui ont compensé, mais la blessure reste là, comme une fragilité d'autant plus dangereuse que l'on n'en a pas conscience et pouvant dégénérer en maladies psychosomatiques. La guérison nécessitera une thérapie spécifique pour contrer le refoulement ; elle se définira comme un contrôle de soi fondé sur une meilleure connaissance de soi.

Cette approche est typiquement héritière de la psychologie de Piaget qui met en valeur la force et la cohérence de la personnalité. Les psychologues rejoignent ici les sociologues puisque l'individuation selon Bourdieu est très similaire. Mais Bourdieu et ses élèves ont souligné l'inégalité de sa distribution sociale. Or, la capacité à se reconstruire et, éventuellement, à tirer un bénéfice de l'épreuve traversée dépend du capital de départ. Pour plusieurs auteurs, une situation post-traumatique inclut nécessairement la prise de conscience de sa vulnérabilité, de la fragilité de la vie. Dans la vision positive ou spirituelle de la résilience, ce sentiment incite l'individu à mieux cerner les priorités qu'il veut donner à sa vie, à mieux prévenir de futurs troubles. Mais il peut aussi parfaitement prendre la forme d'une peur durable qui inhibe et déstabilise durablement un parcours de vie (Tedeschi et al. 1998, 11). Dans une optique bourdieusienne, ce dualisme pourrait prendre la forme d'une opposition entre un rapport de soumission ou de domination à son environnement ; dans le paradigme du

cours de la vie, seront confrontés les sentiments d'être victime de l'Histoire ou acteur de son histoire. Dans toutes les approches, le sentiment de cohérence est une ressource interne vitale qui doit être reconstruite lorsqu'elle a été ébranlée, mais la sociologie souligne l'inégalité des chances en la matière.

En somme, la résilience a suscité une vague d'enthousiasme bien au-delà des territoires disciplinaires qui l'ont vu naître, avant que n'émerge une appréciation plus fine et plus nuancée des processus. Le même phénomène s'est répété dans les sciences sociales. En particulier, l'approche du cours de la vie ne pouvait qu'intégrer un concept comme la résilience, décrivant un processus dynamique dépendant des expériences de vie antérieures. Si les analyses de santé et longévité remontent au moins à la deuxième moitié des années '80, les approches dynamiques des pauvretés restent très rares. De ce stock limité émerge une belle étude, encore inédite, qui a été consacrée à la population domiciliée dans les campings de Wallonie. Cette région, comme la Suisse romande et de nombreuses autres contrées, a vu ce type d'espaces conçus pour accueillir les touristes se peupler de résidents permanents. Ils forment en fait un groupe assez composite, des amoureux de la nature, des ouvriers retraités qui ont choisi d'y passer leurs vieux jours, y côtoyant des êtres en fuite, en rupture de ban, divorcés, faillis, fille-mères, exclus du chômage, etc. « Rosetta », le film des frères Dardenne qui reçut la Palme d'Or au festival de Cannes, illustre la destinée de ces « paumés », de ces « perdants ». Grâce au Registre National informatisé de la population belge, Emilie Goffin a pu étudier leurs structures en 1993, mais surtout ce qu'ils étaient devenus 5 ans plus tard. Sur ce laps de temps, plus de la moitié d'entre eux avaient quitté le camping et s'étaient réinsérés dans une structure familiale, qui n'était certes pas toujours la famille nucléaire standard « propre en ordre », loin de là, mais qui n'était pas non plus la solitude. Bien qu'il soit malaisé de l'établir avec certitude, il semble que l'intervention des assistantes sociales des Centres Publics d'Aide Sociale communaux ait joué un rôle essentiel, à travers une démarche pourtant modeste. Elles veillaient simplement à régulariser les papiers d'identité, à domicilier les exclus, à les protéger de leurs éventuels créanciers en attestant leur insolvabilité ; en somme, une sortie de la fuite et un contact renoué, amorce d'un travail ensuite largement individuel de reconstruction de soi et d'un projet de vie.

Pour spectaculaires que soient ces résultats, ils peuvent être discutés car nous ne savons pas quelles étaient les conditions de vie de ces individus avant qu'ils ne trouvent refuge dans les campings, ce qui ne nous permet pas réellement d'attester une véritable récupération. Les études de Fluckiger ou Da Cunha sur le devenir des chômeurs en bout de droit montrent que la majorité a échappé à l'assistance sociale en acceptant des positions inférieures à celles auxquelles ils pouvaient prétendre avant leur perte d'emploi. Selon Da Cunha, l'accommodation à la perte de statut resterait le comportement dominant. Les vraies résiliences seraient rares car intimement associées aux capitaux culturels et relationnels, qui sont eux-mêmes de puissants protecteurs contre la précarisation, la marginalisation.

Si les approches du cours de la vie, les analyses de biographies et l'ensemble des méthodes longitudinales sont clairement essentielles pour bâtir une compréhension fondatrice d'actions sociales efficaces, il importe de ne pas tomber de l'individualisme méthodologique dans un individualisme analytique. Le danger n'est pas mince car la résilience met l'accent sur la reconstruction de la personnalité, le retour à une cohérence brisée par le traumatisme. C'est une approche qui presque nécessairement met fortement l'emphase sur l'individu. Pour autant, le jeu des interactions dévoilé par Durkheim reste d'actualité. Dans le malheur, un être humain peut compter non seulement sur ses ressources propres, individuelles, mais aussi sur

ses ressources sociales. Celles-ci peuvent être largement inertes en temps normal et prendre la forme active d'un « soutien social » en période de crise.

Les réseaux susceptibles d'apporter ce type de soutien, familiaux ou amicaux, sont de plus en plus étudiés. La théorie de la sélectivité socio-émotionnelle de L. Carstensen assume un resserrement des relations qui gagnent alors en qualité ce qu'elles perdent en quantité. Le soutien peut s'installer dans la durée, notamment dans le cas de personnes âgées, mais il peut aussi représenter une pression trop forte sur l'entourage. Dans ce cas et si elle ne va pas en se résorbant assez rapidement, la crise vécue par un individu brisera les liens ou les refondera sur de nouvelles bases malgré l'illusion de continuité (« j'ai découvert qui étaient mes vrais amis »). Bien qu'elle soit malaisée à opérer, une distinction devrait être faite entre soutiens ou cercles externes et internes. En effet, une perte d'emploi par exemple, peut plonger dans la précarité non pas seulement un individu mais un couple ou toute une famille. La crise peut se gérer ou s'exacerber dans le ménage, dans cet espace de « vies partagées » où la destinée de l'un affecte directement celle des autres (Pourtois et Desmet 2000). L'arsenal quantitatif de l'analyse des biographies inclut de plus en plus des options qui permettent de distinguer la fragilité individuelle de celle partagée au sein d'un groupe pré-défini.

Quand le capital relationnel manque ou s'effrite, c'est alors aux collectivités de compenser l'absence, de prendre le relais des réseaux relationnels en offrant un soutien social efficace. Ce papier n'est pas le lieu pour entamer un inventaire des multiples outils et pratiques mis en place pour aider à la réinsertion sociale. Par sa structure fédérale, la Suisse offre en la matière un florilège singulièrement riche et donc, une opportunité assez exceptionnelle de mesurer l'efficacité des diverses politiques. Certes, on ne peut confondre pommes et poires et si un pauvre de Zoug n'est certes pas un pauvre de Genève, la multiplication des formes de fragilisation rend encore plus délicate une comparaison valide. Mais ce défi n'est pas insurmontable car les analyses multi-niveaux permettent désormais de différencier les variables en distinguant les niveaux d'analyse : individuel, familial ou partagé, et communautaire (à l'échelle communale, cantonale ou tout autre appropriée). Une ultime fois, l'on ressent la nécessité d'une enquête ambitieuse.

Conclusions

Depuis les années 1990, à l'intérieur d'un mouvement global d'accroissement des écarts de revenus entre riches et pauvres, s'observe "la stagnation, voire le déclin du revenu des générations nées après 1950 par rapport à celui de leurs aînés" (Chauvel 1998, 8). Dans un double contexte de profondes transformations socio-économiques et démographiques, l'insécurité d'existence et l'exclusion vont croissant. Les politiques peinent à répondre à cette progression de la « demande » ; menacées par les logiques budgétaires, elles apparaissent aussi de plus en plus inadaptées. A la rapidité des évolutions s'oppose l'inertie des systèmes qui composent la sécurité sociale, inertes car d'une part ils sont le produit de compromis complexes historiquement construits, d'autre part ils en viennent à constituer des traditions qui sécurisent face aux changements.

A travers cette contribution, nous avons voulu d'abord souligner que face aux précarités, nous sommes en déficit de mesures et d'analyses, que nous sommes en fait très loin de comprendre l'hétérogénéité des parcours de vie alors qu'elle va manifestement en s'accroissant. Il nous paraît essentiel de développer les données et les approches longitudinales pour atteindre les processus dans leur complexité. De ce point de vue, la résilience est un concept qui a sans doute porté trop d'espoirs mais il a l'avantage de se situer au niveau individuel qui est bien

celui de la précarité, de la fragilité ou vulnérabilité. En reconnaissant désormais que la mystique de la régénération est dangereuse, que l'accident, le traumatisme, la chute, laisse des traces, quelque que soit la qualité de la « reconstruction », il nous semble utile d'étendre encore la notion de résilience pour qu'elle englobe non seulement la récupération mais aussi le maintien, la prévention. En effet, ce sont les mêmes facteurs qui protègent et aident. Dans les deux cas, le processus dépend des ressources, réelles et perçues, individuelles mais aussi collectives. En ce sens, il est objet d'action sociale.

A plusieurs reprises, Jean-Pierre Fragnière s'en est pris vertement à la tentation de cibler les politiques sociales sur les « vrais » pauvres, ceux qui en auraient vraiment besoin : « une politique ciblée vers les pauvres est une pauvre politique ». Nous ne remettons pas en cause cette condamnation mais pensons pour autant que le dispositif mis en place au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale doit être adapté aux défis contemporains, aux nouvelles formes de pauvreté et précarité. Cette adaptation impose une révision des approches universalistes et atemporelles qui traitent tout le monde de la même manière. Le ciblage auquel nous pensons s'inscrit sur l'échelle des temps individuels dans une optique tant pro-active (« prévenir ») que active (« guérir »), comme une gestion explicite des accidents, des fêlures et, plus généralement, des transitions de la vie, par des systèmes non seulement actifs mais aussi réactifs. A défaut de pouvoir changer la socio-économie du monde, à tout le moins avons-nous un champ d'action inestimable au niveau des individus et de leurs histoires, dans la préservation d'une qualité de vie.

Références bibliographiques

- Adam, Philippe et Claudine Herzlich, 2002, *Sociologie de la maladie et de la médecine*, Paris, Nathan.
- Berkes, Fikret, Carl Folke et Johan Colding, 1998, *Linking social and ecological systems: management practices and social mechanisms for building resilience*, Cambridge University Press.
- Chauvel, Louis, 1999, *Le destin des générations. Structures sociales et cohortes en France au XXe siècle*, Paris, PUF.
- Coenen-Huther, Josette, Jean Kellerhals, Malik von Allmen, 1994, *Les réseaux de solidarité dans la famille*, Lausanne, Réalités sociales.
- Cohen, Daniel, 1997, *Richesse du monde, pauvretés des nations*, Paris, Flammarion.
- Da Cunha, Antonio, Jean-Philippe Leresche et Isabelle Vez, 1998, *Pauvreté urbaine. Le lien et les lieux*, Lausanne, Réalités sociales.
- Flückiger, Yves, 1996, « Du travail à l'exclusion sociale », in *Cahiers du CFPS - Travail et Exclusion*, vol. 6, pp. 181-186.
- Fragnière, Jean-Pierre (éd.), 1995, *Repenser la sécurité sociale*, Lausanne, Réalités sociales.
- Fragnière, Jean-Pierre, et al., 1996, *Cantons et communes face aux situations de précarité*, Fribourg, Institut du fédéralisme.
- Moen, Phyllis, Donna Dempster, Robin Williams, 1989, « Social integration and longevity: an event-history analysis of women's roles and resilience », in *American Sociological Review*, vol. 54(4), pp. 635-647.
- Pourtois, J.-P. et H. Desmet (eds.), 2000, *Relation familiale et résilience*, Paris, L'Harmattan.
- Stassen, Jean-François, 2001, « Une vie sous contraintes. Approche microsociologique de l'exclusion », in *L'exclusion et l'insécurité d'existence en milieu urbain*, Liège, Pire, pp. 13-84.

Tedeschi, Richard G., Crystal L. Park, Lawrence G. Calhoun, N.J. Mahwah, 1998, *Post-traumatic growth: positive changes in the aftermath of crisis*, Londres, L. Erlbaum.

Van Hooland, Michelle, 2002, *La parole émergente : approche psycho-sociolinguistique de la résilience : parcours théorico-biographique*, Paris, L'Harmattan.

United Nations, Department of Economic and Social Affairs, 1999, *Vulnerability and poverty in a global economy: report of the Committee for Development Policy on the first session (26-30 April 1999)*, New York, United Nations.